

Les Cahiers du CASPER

(Centre d'anthropologie, sociologie et psychologie - études et recherches)

N°19, 2 avril 2015 (Université Saint-Louis - Bruxelles).

Compte-rendu

« Dis-nous ce que le cheval t'a dit ! »

La «communication animale intuitive» (ci-après CI) est une technique de développement personnel à laquelle les usagers donnent pour objectif d'établir une communication «intuitive» ou «télépathique» avec des animaux vivants ou décédés, généralement absents de l'environnement immédiatement sensible. Le processus mis en place doit permettre la production d'énoncés écrits ou oraux attribués à l'animal. Cette technique s'actualise dans différents contextes sociaux et notamment à l'occasion de stages «initiatiques». Mais comment les adeptes en viennent-ils à adhérer à une telle technique et à lui prêter une efficacité ?

Durant la deuxième journée d'un stage pour enfants auquel j'ai pu assister, divers exercices se sont succédés, et notamment plusieurs «communications animales». L'un de ces exercices s'est déroulé de la façon suivante : chacune des cinq participantes – âgées de 10 à 15 ans – a apporté une photo d'un animal qu'elle connaissait. La formatrice, une femme d'une quarantaine d'années qui travaille dans les ressources humaines, propose qu'une participante commence : cette dernière montre à tous la photo de son animal et énonce les questions que chaque autre participante devra poser «intuitivement» à l'animal avant de faire le compte rendu des réponses obtenues à l'ensemble du groupe. Suivra alors l'étape de la «vérification» par la détentriche de la photo (qui connaît l'animal et les réponses aux questions). Les membres du collectif sont ainsi supposés vérifier l'efficacité de la technique et s'initier à son usage.

Dès l'instant où cet exercice commence, les participantes ont déjà une connaissance pratique de la procédure à suivre pour entrer en communication : il faut être calme et silencieux durant quelques minutes, se laisser guider par les paroles douces et largement espacées de la formatrice qui suggèrent l'apaisement et la rencontre avec l'animal. Il s'agit alors de visualiser l'animal et d'être attentif à ce que l'on ressent, aux «signes qu'il nous envoie» lorsque l'on formule mentalement les questions choisies. Ces questions peuvent être ouvertes ou fermées et laisser plus ou moins de place à l'interprétation et à la négociation de la validité des réponses obtenues. Une fois que les participantes ont posé les questions collectivement établies et observé les «signes reçus» (voix intérieure, sensations corporelles, images mentales...), elles notent sur une feuille leurs interprétations sous forme de phrases

simples et attendent que les autres participantes quittent à leur tour cet état méditatif. Le collectif peut alors passer à l'étape de la vérification : chaque participante énonce les réponses qu'elle a obtenues. Ici va se dérouler quelque chose qui est déterminant pour juger de la qualité d'une communication : un jeu sur les *modalités des énoncés*. De «*j'ai écrit sur ma feuille que...*» à «*l'animal se sent vraiment...*» ou «*l'animal m'a dit que...*», il y a différentes manières d'introduire le contenu d'une réponse en faisant varier les modalités des énoncés. Ce qui a pour conséquence d'attribuer la production de cet énoncé à soi-même et aux circonstances spécifiques du «laboratoire» de formation en CI ou au contraire de désigner quelque chose qui n'est pas soi, quelque chose d'extérieur et d'autonome (l'animal en question) comme étant à l'origine de ce qui est communiqué. À l'instar de ce qu'a observé Bruno Latour dans *La vie de laboratoire*, on pourrait considérer l'activité de la formatrice en CI comme un travail consistant à produire et à faire produire par les participantes un certain type d'énoncé. Dans un second temps, la détentriche de la photo de l'animal va vérifier la validité des réponses obtenues. Mais le dispositif est construit de telle manière qu'il n'est pas possible de revenir sur tous les énoncés qui ont été formulés : une quantité trop importante d'information a été produite. Dès lors s'opère une *pondération des énoncés* : seuls les énoncés les plus remarquables sont retenus. Ce travail commence en fait un peu plus tôt : au moment où chacune énonce ses réponses, il arrive que la «vérificatrice» sensée rester silencieuse ne puisse s'empêcher d'émettre un petit cri d'enthousiasme à l'occasion d'un énoncé qui s'avèrera vérifié. S'opère ici tout un travail sur l'attention collective orchestré par la Formatrice. Ainsi, la vérification procède par pondération : les meilleurs énoncés – ceux qui sont les plus vérifiés et qui correspondent à des questions plutôt ouvertes et laissant peu de marge d'interprétation – se voient attribuer un poids important, les autres se perdent dans le bruit et tombent dans l'oubli.

L'attachement à la CI et la reconnaissance de son efficacité reposeraient notamment sur la rétention de cas remarquables dans une logique selon laquelle, d'une part «si ça a marché une fois c'est bien qu'il y a quelque chose» et d'autre part, «ça peut ne pas marcher, on peut se tromper mais cela ne remet en cause que la validité d'une communication particulière, pas celle de la technique elle-même». (Robin Susswein)

Agenda

- Vendredi 3 avril : *Midi du CASPER*, animé par Emmanuelle LENEL et François DEMONTY, sur le thème suivant : «Réflexions croisées autour de la notion de "propriété commune" » (13h-14h, local P61).

- Mardi 21 avril : *Séminaire Jeu & symbolique* avec Michel GUERIN (directeur de l'OPC), 17h-20h, local P61.

Activités (projets en cours, chantiers, suivi, prospective)

• Le compte rendu au recto fait écho à la réunion des Midis du CASPER du 20 mars dernier, consacrée à la présentation des premiers enseignements d'une recherche menée par Robin Susswein dans le cadre de son mémoire en sociologie à l'ULB. Robin Susswein est actuellement stagiaire au CASPER. Précisons que le chercheur adopte une posture ethnographique à l'égard de son objet : il ne s'agit pas de juger des dispositions ou des «croyances» des individus, mais bien d'analyser les mécanismes qui permettent de produire un type d'intelligibilité et d'efficacité symbolique. Tous commentaires bienvenus ! Ural Manço, lui, n'a pas hésité à déjà réagir depuis la Turquie : «*Dis donc, Jean-Pierre, tu fais dans le paranormal, maintenant?! Si tu as une conférence sur la téléportation, ça m'intéresse. :-)*» (extrait d'un mail envoyé le 12 mars).

• **Séminaire Jeu & symbolique.** Au cours de la réunion du 21 avril prochain (17-20h, local P61), nous aurons le plaisir d'entendre **Michel Guérin**, qui proposera une communication intitulée «*Nouveaux enjeux des politiques et des recherches portant sur la culture et les pratiques culturelles*». Michel Guérin, sociologue (diplômé de l'Université du Québec, Montréal, 1983), est Directeur-coordonateur de l'Observatoire des Politiques Culturelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Ses principaux domaines de recherche sont : les pratiques et consommations culturelles des publics, les publics de la culture, la diffusion, les festivals; l'évaluation des politiques culturelles publiques; la culture, les territoires et le développement. Axant davantage ses analyses sur la «demande» en matière de culture (plutôt que sur l'«offre», qui relève d'une économie de la culture), Michel Guérin a participé au cours des dernières années à de nombreux débats dont l'objectif était de faire le point sur l'adéquation entre une demande et une offre publique («Culture et citoyenneté», 1999-2002; «Etats Généraux de la culture», 2005; «Assises du développement culturel territorial», 2011-2013; «Printemps de la culture», Tournai, 2014; Actualisation de la politique culturelle au Burundi, en cours; «Bouger les lignes», en cours...). Parmi ses publications récentes, signalons : Emmanuel Négrier, Michel Guérin, Lluís Bonet (dir.), *Festivals de musique(s). Un monde en mutation, une comparaison internationale*, Paris, Ed. Michel de Maule, 2013; Michel Guérin, Laurie Hanquinet, Louis Caillé, Jean-Louis Genard, *Etude approfondie des pratiques et consommations culturelles de la*

population en Fédération Wallonie-Bruxelles, Etudes, OPC, Bruxelles, novembre 2012.

• **Séminaire Jeu & symbolique** : un écho de la réunion du 17 mars, au cours de laquelle **Nicolas Duvoux** (Université Paris-Descartes / CERLIS) a présenté une communication intitulée «*L'autonomie est-elle autre chose qu'une norme sociale ?*». Après une introduction par Abraham Franssen (CES), notre invité est revenu dans un premier temps sur son parcours intellectuel, de manière à préciser sa démarche («sociologie de la réception de l'action publique») ainsi que son objet (étude de l'autonomie comme norme institutionnelle, sans pour autant réduire cette notion à son utilisation dans le cadre de dispositifs sociaux d'accompagnement ou d'encadrement). Ce faisant, Nicolas Duvoux a clarifié ses liens avec d'autres auteurs (Pierre Rosanvallon, Robert Castel, Serge Paugam, Jacques Donzelot, Alain Ehrenberg, Foucault et Durkheim...), fournissant au passage quelques indications à propos du changement de contexte depuis la publication de *La crise de l'Etat-providence* par Rosanvallon (1981) et depuis les débats sur le RMI en France (1988). Dans un deuxième temps, Nicolas Duvoux a proposé une série de réflexions en se basant sur ses recherches menées en France et aux Etats-Unis. Comment les individus se situent-ils par rapport à la norme d'autonomie dans ces deux contextes ? Dans le cas français, une enquête réalisée auprès d'allocataires du RMI a fait apparaître différents types de rapports au cadre institutionnel (autonomie intériorisée, autonomie contrariée, refus de la dépendance), et de façon transversale un jeu entre la dimension institutionnelle de l'autonomie et la revendication d'une autonomie personnelle (au-delà de la norme, il y a l'autonomie comme «forme de dignité»). Dans le contexte américain, une enquête ethnographique auprès d'habitants d'un quartier défavorisé de Boston qui participent aux actions initiées par une fondation philanthropique a permis de mettre en évidence une autre façon de concevoir les rapports entre l'individu et la collectivité : le lien est ici plus flexible et volontariste, ce qui ne veut pas dire que la contrainte sociale est moins forte (participation à des associations, contrôle social sur base communautaire...). Comme le dit Ehrenberg, aux Etats-Unis, le Self est une institution. Ou dans les termes de Duvoux : ce n'est pas tant que la société américaine est individualiste, il convient plutôt de voir l'individu comme un langage autour duquel le collectif se configure et se recompose.

Divers (annonces, communications, publications, intérêts, favoris...)

- Vient de paraître : Nicolas MARQUIS, «Développement personnel : pourquoi un tel succès ?», *Sciences Humaines*, n°266 (numéro spécial : Les grandes questions de notre temps), 2015, pp. 64-67.

- **PLAYLIST / FAVORIS** : une sélection proposée par Nicolas Marquis – 1°) *Chroniques de Jérusalem* de Guy Delisle (Delcourt, 2011), une BD du dessinateur québécois sur les absurdités quotidiennes d'une ville traversée par un mur. 2°) *Moi René Tardi, prisonnier de guerre au Stalag IIB*, une BD de Jacques Tardi (Casterman, 2012). 3°) *Downtown Abbey* (2010-2015), série télévisée retraçant la vie quotidienne d'un château anglais à l'aube du XXe siècle.